

Il nous semble que la lutte, puisque lutte il devait y avoir, aurait, dans ces conditions, commencé un peu plus tôt.

Or, si l'on prenait la peine, (et nous sommes convaincus qu'on ne la prendra pas) de feuilleter notre modeste revue, depuis son origine, plus modeste encore on ne trouverait pas trace de ces idées de lutte qu'on lui prête. Bien au contraire, personne, plus que nous, ne s'est réjoui de voir s'élever le monument de la rue St-Denis. Personne n'a assisté avec autant d'enthousiasme à l'inauguration de l'Université. Personne n'a fondé de plus belles espérances sur son succès et sur l'influence qu'elle aurait sur notre jeunesse française.

Mais pour n'avoir aucune intention malveillante, aucun projet de bouleversement, aucune ambition démesurée, nous avons des devoirs envers nos lecteurs, envers les étudiants. Monsieur le doyen Rottot ne l'a-t-il pas dit ? Le journaliste n'a-t-il pas mission d'instruire et de guider, mais surtout de renseigner et d'éclairer ? Nous y avons appliqué tous nos efforts.

Ce faisant, nous avons différé d'opinion avec une partie des professeurs. Nous avons blâmé hautement des décisions que nous croyions injustes, mais surtout, de nature à nuire à la réputation de la faculté et de la discréditer, nous avons dit que les autorités avaient, suivant nous, mal usé de leur pouvoir et dans un but autre que le seul avantage de l'institution. Nous avons cru devoir rappeler que l'université est la chose de la profession tout entière et qu'à ce titre la profession avait droit à un certain contrôle et que de leur côté, les professeurs étaient responsables, moralement, envers elle de leurs actes. Nous avons affirmé, et nous affirmons encore, que leurs décisions peuvent-être discutées, approuvées ou blâmées, car l'influence morale de leurs confrères est la seule sanction que puisse recevoir leur conduite. Ils échappent, en effet, à toute autorité autre que celle là. Assumant un devoir, en publiant un journal, nous l'avons rempli.

Et c'est pour cela que nous serions qualifiés de mauvais coucheurs ? Si oui, nous acceptons la sentence, et nous pouvons affirmer d'avance que, le cas échéant, nous la mériterons de nouveau, encore qu'il nous soit pénible d'encourir le mauvais vouloir de nos aînés.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, les éloges ne nous coûteront pas plus, (beaucoup moins, au contraire) que le blâme ou les reproches. Nous ne demandons même que l'occasion d'en faire des éloges !

Serait-ce donc pour avoir demandé des choses insensées ou impossibles, que nous passons pour révolutionnaires ? Nous ne croyons vraiment pas. Ainsi nous avons demandé des concours ! Eh bien on les a établis, et même, Mr. le docteur Foucher prétend qu'on en avait parlé, à la Faculté, avant même que nous ne les eussions mentionnés.